

Canet, le 21 09 2009

-la plus-value de Marx, l'évolutionnisme de Darwin et l'inconscient de Freud.

M. B. : 21 septembre 2009, demain, soixante cinq ans...

F. C. : Il ne faut pas le dire.

M. B. : Oh pff ! (rires) De toute façon on sait qu'on gagne une année chaque année... (rires) Mercredi j'étais à Paris, avec Oury et toute la bande. Quatre vingt cinq ans et il revenait du Brésil comme une fleur! C'est loin le Brésil ! il m'a donné des trucs... les œuvres ouriennes, c'est magnifique, le graphisme, extraordinaire ! Ça, c'est le collectif traduit en brésilien, ça c'est Tarde selon Oury, là c'est Szondi et Gagnepain selon Jean Oury, il m'a donné ça gentiment...

F. C. : Le schéma sur la page de ton site ressemble comme deux gouttes d'eau au graphisme de Ben.

M.B. : Ah bon ? Oury m'a dit que le plus important, c'est le centre. Alors je lui ai dit que son truc ressemblait à un cerveau. Il m'a donné aussi un très chouette texte qu'il a écrit sur Jacques Schotte et qui va être publié par *Institutions*. Il dit : « Il faut essayer de bâtir quelque chose qui ne soit pas des mièvreries ». Alors je ne sais pas si vous voyez les mièvreries d'Oury, enfin ! Il est trop intelligent cet homme, c'est fatigant, réellement. Bon, voilà pour les introductions diverses.

La dernière fois, ça vous convenait cette reprise ? Ça ne fait pas de mal de reprendre un peu les choses. Par exemple Darwin : qu'est-ce qu'il a apporté comme idées forces? Il y a beaucoup de choses chez Darwin, mais la grande idée c'est celle de l'évolutionnisme, c'est-à-dire la modification constante des formes d'expression de la vie. Si on pouvait résumer de façon un peu mièvre — comme dirait mon cher Jean Oury — la question serait : comment toutes ces formes de vie évoluent et s'emboîtent les unes dans les autres. Darwin disait que c'est à l'épreuve de l'existence que certaines formes ont été abandonnées : si elles ne survivent pas, elles tombent en désuétude. Ce n'est peut-être pas aussi direct que ça dans Darwin, mais par contre c'est comme ça qu'il a été lu ! Sa doctrine a été résumée au « *struggle for life* ». Le *struggle for life* c'est la doctrine de la colonisation ! À cette époque on pouvait lire Darwin dans ce sens-là ; il fallait justifier la colonisation sur le plan politique, justifier que les mieux armés pouvaient réduire les autres à leur merci. L'idée du *struggle for life*, ce n'est pas la peine de s'appeler Darwin pour l'inventer, ça fait longtemps qu'on y pense, c'est comme ça qu'on lit par exemple la conquête des Amériques. Pas la découverte, la conquête ! Il y avait des fusils, c'est le *struggle for life*, ça s'appelle aussi la loi du plus fort. Ça n'a l'air de rien, mais ce sont des choses très importantes, parce qu'on en est imbibés ! La loi du plus fort c'est une loi dominante, on y croit d'une certaine façon, même sur le plan psycho-pathologique. Je pense que là il faut faire un petit retour en arrière et j'en profite pour dire que la doctrine de l'évolutionnisme ne se réduit pas au simple *struggle for life*... Beaucoup de penseurs reprennent Darwin pour essayer de voir comment on peut l'arranger, le mettre au goût du jour, mais je pense qu'il faut regarder la plupart de ces entreprises avec une certaine méfiance, dont en particulier celle qui concerne la notion de gène. La notion de gène a fini par devenir le point par lequel Darwin a accédé à la démonstration, à la vérification expérimentale, à la science, quoi ! Vous savez sans doute qu'un peu avant, il y avait un type comme Lamarck qui avait eu le malheur de parler de la transmission des caractères acquis. C'est-à-dire que vous prenez quelqu'un, n'importe qui, qui vit sa vie, eh bien, sa descendance pourrait bien avoir des caractères acquis au cours de la vie de la personne, ça fait partie des hypothèses lamarckiennes. Evidemment actuellement elles ne sont pas *persona grata*... et pourtant, si vous regardez comment fonctionne une lignée, vous verrez qu'il y a des symboles,

il y a un langage qui se transmet dans la lignée, de telle manière que la transmission des caractères acquis est un phénomène étroitement lié à la question du langage, alors peut-être pas de façon génique pour ne pas dire génétique, mais par le langage. Reste donc à faire quelque chose qui puisse permettre de tenir tout ça ensemble, c'est-à-dire de pouvoir parler de l'évolution autrement que sur le plan génique ou dans les termes du *struggle for life*. Il y a quelques années, à l'époque où je szondisais, où on essayait de parler de Szondi, vous vous souvenez, Léopold, ce bon Léopold, non ?

Public : ...

M. B : Ah, il y en a qui n'y étaient pas. Léopold Szondi c'est un psychiatre hongrois qui a été un temps contemporain de Freud, il est mort dans les années 80. Il a élaboré une théorie génique des pulsions, et ça lui a été beaucoup reproché, en particulier par Jacques Schotte. J'ai toujours pensé qu'il ne fallait peut-être pas attaquer Szondi trop de ce côté-là parce que sans doute avait-il une conception du gène qui n'était pas tout à fait celle où le gène serait un truc, un machin, de la « pure matière », ayant une certaine propension à fabriquer des produits divers. Il me semble qu'on pourrait définir autour du gène quelque chose qui aille au-delà de la compréhension que les généticiens ont du gène actuellement, pour pouvoir intégrer peut-être les perspectives lamarckiennes, à savoir comment le langage se diffuse et se transmet. Bon voilà une première chose qui me paraît intéressante à se poser comme question. Finalement tous ces grands noms, ces grands hommes, qu'est-ce qu'ils ont apporté ? Quelle est la chose qu'ils ont transformée véritablement ? Avant Darwin, il n'y avait pas de doctrine évolutionniste, l'église tenait beaucoup de choses là-dedans... une des principales critiques qui étaient faites à Darwin venait du côté de la religion. Et ça continue ! Vous n'avez qu'à suivre l'actualité et vous verrez comment aux Etats-Unis il y a tout un retour religieux anti darwinien. D'ailleurs je me souviens qu'au Maroc, un de mes étudiants en mathématiques, que j'aimais vraiment beaucoup et qui était très religieux m'a dit un jour qu'il faudrait brûler les livres de Darwin ! Alors je l'ai insulté, parce que c'est un scandale de dire des choses comme ça... c'est dire à quel point la doctrine évolutionniste n'est pas une doctrine qui soit une brave chose bien gentille, totalement intégrée dans la génétique. Si ce n'était que la génétique ça ne poserait pas de problème, mais justement il y a bien autre chose qui travaille dessous. Bon voilà un élément.

Alors on pourrait faire la liste, il y en a pas mal à cette époque-là, c'était une belle époque. Il y avait Marx. Alors quel est le point sur lequel Marx a vraiment transformé quelque chose ?

Bien sûr il y a la lutte des classes, mais il me semble qu'un des points sur lequel il a apporté un truc très fort c'est sur la question de la plus-value, parce que c'est l'âme même de la doctrine de Marx ! La plus-value ou plutôt la contrainte de la plus-value. Alors, comment ça fonctionne cette histoire de plus-value ? C'est un principe de base qui permet d'expliquer les classes et tous ces machins-là... Le capitaliste, avec le cigare et le chapeau, exploite le pauvre ouvrier, qui trinque. En fait il extorque de la plus-value, voilà le point nodal. Il extorque, et personne ne s'en aperçoit. Un capitaliste peut très bien vivre toute sa vie sans avoir la notion de plus-value et le même ouvrier vivre toute sa vie sans avoir la notion de plus-value, et pourtant ce qui est au fondement de leurs rapports, c'est précisément le fait que l'un extorque à l'autre de la plus-value. C'est quelque chose de tout à fait extraordinaire ! Ce n'est pas le bénéfice, ce n'est pas le profit, c'est la plus-value, c'est-à-dire le mécanisme fondamental qui fait la différence entre les classes. Ça a l'air réducteur comme ça mais j'essaie de voir ici quels sont les points sur lesquels chacun a amené un truc énorme, qui a modifié la perspective et le cours des choses, aussi bien pour Darwin que pour Marx. Et ce qui est scandaleux, c'est que vous ne verrez jamais la plus-value dans aucun des débats politiques. On veut bien parler de la lutte des classes, en disant « heu, c'est fini », c'est toujours ce qui a été dit sur la lutte des classes ; d'aussi loin que la mémoire remonte « il n'y a plus d'ouvriers, donc il n'y a plus de capitalistes »... En fait la plus-value on peut enfin ne plus en parler. On n'en parle pas...

même les Russes avec leur révolution n'ont pas été exempts de ce côté-là. Mais elle est là, elle fait son chemin, c'est elle qui organise les sociétés.

Pour Freud, si on essaie de se poser la même question, qu'est-ce qu'il a amené ? Si on lit Freud, c'est énorme, des rangées de livres... plein de choses, mais à la racine du bi du bout de la chose même, on peut dire qu'il a amené l'inconscient. Il y a un type, nommé Naccache, qui dit que l'inconscient est biologique... ne vous gênez pas, allez-y, génétisez l'inconscient. Même les super penseurs mettent l'inconscient dans le cerveau reptilien, l'hippocampe, tous ces machins-là, même mon copain Cohadon est prêt à dire des choses comme ça. Un jour il n'était vraiment pas loin de dire que l'inconscient doit se situer là-dedans, bon j'ai laissé tomber mais enfin on sent bien que c'est dans l'air du temps. Les « scientifiques » vont vous dire : « mais, montrez moi l'inconscient ! » Ce n'est pas de la science, c'est de l'inscience ! Oui, c'est de l'insu ! Sans doute le nœud de l'histoire chez Freud, c'est la question de l'inconscient, et il faut reconnaître qu'il s'est toujours bagarré là-dessus, il n'a jamais cédé sur cette question-là, il a toujours maintenu. Et sur tout le reste, il a été très... bon. Il acceptait des modifications de sa propre pensée. On connaît le grand tournant des années 1923-1924 où il a transformé complètement toute sa métapsychologie, sans abandonner l'autre, et l'inconscient y est toujours ! Parfois, on peut se dire « oui, mais qu'est-ce qu'il veut dire par inconscient ? Est-ce que c'est le caractère de la chose qui est d'être inconscient ? Est-ce qu'il y a l'inconscient comme ça ? etc. » La grande difficulté, c'est que jamais on ne pourra montrer l'inconscient à qui que ce soit ! On ne peut pas dire : « tiens, voilà l'inconscient ! ». Très souvent c'est ainsi que c'est pensé, chacun pense qu'il a son inconscient dans la gibecière et qu'il se promène dans la vie avec son inconscient... Mais alors, il pourrait s'en débarrasser ! Il pose la gibecière et puis il continue en laissant l'inconscient de côté, ça ne pose pas de problème ! Seulement ce n'est pas comme ça que ça se passe. Et c'est Lacan en reprenant Freud qui a permis d'avancer sur cette notion d'inconscient, en disant que c'est du fait qu'on parle qu'il y a de l'inconscient ! S'il n'y avait pas de parole, il n'y aurait pas d'inconscient. Voilà une idée importante que Lacan a explorée toute sa vie. Toute sa vie il s'est consacré à essayer de voir justement cette question de l'inconscient. Dans un premier temps, il disait « l'inconscient c'est le discours de l'autre ». Il dit même « c'est le discours inversé ». Vous dites quelque chose et ce qui vous est renvoyé c'est le discours inversé inconscient. Bon, vous avez ça qui est très bien expliqué dans les premiers séminaires de Lacan, jusqu'au séminaire sur les psychoses, c'est les I II III. Puis les choses ont évolué surtout avec l'introduction du sujet de l'inconscient. La dernière fois, on avait parlé de la question du sujet, en distinguant le sujet et le moi. Cette distinction n'est congruente que si, d'une part, on a défini le moi, et c'est ce qu'il a fait à partir des années 1930-1936. Il avait fait le stade du miroir pour essayer d'avoir une idée du moi et puis le sujet de l'inconscient est arrivé un petit peu plus tard. Dans les séminaires suivants, il a commencé à penser le sujet de l'inconscient, puis vers la fin il y a des moments de très grande abstraction. Dans les années précédentes il s'était appuyé sur une remarque vraiment astucieuse, qui était le fait qu'il y avait quelque chose de très emmerdant dans le terme d'inconscient, parce qu'il y avait ce « in ». In-conscient, donc ça veut dire opposé à la conscience ce qui fait que ça crée d'emblée, comme terme, une opposition par rapport à la conscience qui n'a pas lieu d'être. Par exemple quand tout à coup un truc arrive, on dit « oui, mais bien sûr, je l'ai toujours su, ça », et pourtant quelque chose s'est produit qui m'a transformé ! Donc ce n'est pas tout à fait inconscient puisqu'on l'a toujours là présent ! Donc il s'est amusé, mais astucieusement. Il a dit « il faut prendre le mot allemand, peut-être que le mot allemand n'a pas tout à fait les mêmes connotations qu'en français », ... unbevust.

Public : Unbewust.

M. B. : Unbewust, bon enfin ça c'est du catalan, c'est pas de l'allemand...

Public : (rires)

M. B. : Bewustsein, c'est la conscience, donc unbewust ça a l'air de se présenter comme en

français. Il a essayé de trafiquer là-dessus, en disant ce n'est pas tout à fait la même chose. On peut faire joujou avec ça, parce qu'avec les langues on peut s'amuser, on le voit bien avec l'anglais. Je suis un peu plongé dans l'anglais actuellement, et c'est vrai qu'il y a des pistes tout à fait intéressantes pour voir comment d'autres connotations qui arrivent. J'avais fait remarquer il y a quelques années l'histoire du *man*. Le français dit homme, là où un anglophone dira man. Je ne fais pas dans man-woman, c'est tellement banal, woman c'est wifeman, c'est la femme de l'homme, avec ça on ne va pas très loin. Mais par contre, là où on peut aller plus loin, c'est de voir si ces deux mots aussi différents ont les mêmes connotations ? Parce que *bewust* et conscient ce n'est pas la même chose, ce sont des mots qui ont nécessairement des connotations différentes. J'avais fait remarquer que quand on regarde d'un peu près ces histoires-là, l'homme, comme on le sait avec la bible et tout ça, ça vient de l'humus ; il y a notre bon samaritain, comment s'appelle t-il ? C'est celui qu'on lit tout le temps, Chouraki ! Chouraki, dit « Adam le glèbeux ». Le glèbeux, glèbe, il met l'accent sur ce côté humus de l'homme. Donc l'homme, c'est la terre. C'est un truc très important même si dans les fantaisies psychanalytiques la terre c'est plutôt la mère. En anglais, man est une forme dérivée de mens latin, l'esprit ! On a l'impression de parler de la même chose mais pas du tout. Là où nous, on dit homme, au fond de nous il y a la terre qui travaille alors que pour l'anglais, c'est l'esprit. Mais quelle est cette conception de l'esprit qui fait que pour nous c'est la terre ? Et bien, le « mind » est une conception de l'esprit qu'on va qualifier de matérielle. Le mind en anglais ne signifie pas esprit au sens français. Nous, l'esprit, c'est volatile, alors que le mind est quelque chose qui est installé, presque avec une dimension matérielle. Ce qui fait que toutes les élaborations qu'on peut avoir du côté des Américains autour de l'esprit ne sont pas des élaborations qui sur le plan de la pensée associative sont du même registre, parce que le mind c'est déjà quelque chose qui est un peu cérébral. Le mind n'a pas cette dimension spirituelle qu'a l'esprit. On pourrait profiter de l'écart qui existe entre les deux pour faire un truc que Lacan adorait et qu'il a beaucoup utilisées dans les séminaires sur James Joyce : les translittérations. Translittérer c'est traduire sous une forme francisée un texte d'une autre langue : on peut faire une phrase en anglais qui est entièrement intelligible telle quelle en français. Ce n'est pas une traduction, mais une translittération.

Public : ...

M. B. : Chaque mot ou des morceaux de mots ajustés ensemble... Si on redécoupe autrement la phrase on obtient une phrase intelligible en français. Unbewust il en a fait une-bévue.

O. F. : Si on traduit littéralement unbewust ça veut dire l'insu.

M. B. : L'insu, oui, voilà.

O. F. : L'inconscient c'est bien ce qui se passe à notre insu.

M. B. : Oui.

G. P. : ...que cède l'une bévue.

M. B. : Alors voilà, c'est la question de la bévue. Il avait pris plein de précautions Lacan, il avançait à pas comptés... il allait tout doucement. Il posait ses trucs qu'il découvrait pour lui-même, au fur et à mesure. Il avait pris la précaution de parler des formations de l'inconscient, parce qu'il disait qu'on peut saisir l'inconscient à partir de ses formations : le rêve, le lapsus, l'acte manqué, tout le tintouin ; or ces formations ne sont rien d'autre que des bévues.

Public : Je ne connais pas le mot bévue.

M. B. : Faire une bévue, c'est faire une erreur

F. C. : Se méprendre sur quelque chose.

M. B. : Se méprendre, c'est une connotation intéressante.

Public : Il y a l'aspect un peu gaffe ?

M. B. : Gaffe aussi, oui. C'est complexe comme mot bévue, c'est bien foutu. Quelle belle translittération, une-bévue, chaque fois ça apparaît comme un trait ! Ce n'est pas un ensemble de bévues, on ne se trompe pas sur plein de trucs en même temps. Non, c'est quelque chose

qui apparaît. Quand on fait un lapsus, c'est une syllabe qui fourche, un mot qui fourche, et puis c'est tout, pas plus, mais alors c'est le poil de mammoth, vous tirez et vous voyez le mammoth inconscient sortir ! Une-bévue est un terme qui est vraiment intéressant. Après il a fait des tas de jeux de mots autour de ça, il avait intitulé un séminaire c'est « l'insu que sait l'une-bévue s'aile a mourre », « l'insu que scelle une-bévue c'est l'amour », c'est-à-dire l'amour, c'est quand l'inconscient échoue, c'est l'échec de la levée du refoulement, c'est ça, l'amour, mais seulement ça, c'est l'insu que scelle une-bévue ! A partir de là ça n'en finit plus ! Traduire unbewust par une-bévue plutôt que par inconscient, c'est pas mal. L'inconscient est source, il n'est jamais manifestation directe de lui-même, il passe par le symptôme, le fantasme ou les bévues ou tous ces machins-là. Une analyse n'est pas un truc pour scannériser l'inconscient, qui ferait qu'à la fin on aura tout vu, on n'aura plus d'inconscient... Non, l'inconscient est toujours là, demandez à tous les psychanalystes, ils vous le diront, ça y va, ça continue. Avec Lacan, Freud a trouvé quelqu'un qui a repris avec force cette question de l'inconscient. Et il y a un danger dans cette histoire d'inconscient : il suffit de faire une légère erreur et on se retrouve plongé dans des phénomènes imaginaires. Ainsi, Lacan disait « L'inconscient c'est le réel en tant que sexuel ». Le réel ! Parce qu'on pourrait avoir une conception imaginaire de l'inconscient... l'inconscient, c'est du réel, et comme réel évidemment c'est inatteignable comme tel. D'ailleurs, le « wunsch » dont il parle tout le temps dans la Traumdeutung, où il dit que le rêve est la réalisation d'un wunsch, et wunsch c'est le vœu.

Public : Ah, des fois il y a désir, sur les traductions.

M. B. : Ah oui, sur les traductions, mais bien sûr on traduit comme on veut, le traducteur est maître chez lui, mais parfois ça expose à dire des conneries. Lacan a été très ferme là-dessus, il appelait ça réalisation d'un désir inconscient, là où Freud disait un vœu inconscient. Alors, pour les germanophones que vous êtes, comment dit-on le mot désir dans votre langue ?

Public : Trieb.

M. B. : Ah, trieb, c'est la pulsion, mais... désir...

Public : ça ne me vient pas spontanément ...

M. B. : Par exemple comment dit-on « je désire quelque chose » ?

Public : le désir sexuel ?...

M. B. : Oui, par exemple, le désir sexuel, comment dit-on le désir sexuel ?

O. F. : Mögen.

Public : Mögen c'est aimer bien, ce n'est pas le désir sexuel.

M. B. : Ah, vous voyez, tout ça est bien embarrassant, on voit bien tous ces problèmes. Lacan a fait bien pire, avec la verwerfung...

O. F. : Verwerfung

Public : C'est le refoulement.

M. B. : La forclusion.

Public : Ah, la forclusion !

M. B. : Il a traduit verwerfung par forclusion. C'est terrible ça, parce que ça ne veut vraiment pas dire forclusion mais rejet. Rejet et forclusion ce n'est pas pareil. D'abord forclusion appartient clairement au domaine juridique. En gros, la forclusion c'est quand on a laissé passer le temps de la loi. Par exemple, on a un certain temps pour faire appel et si on ne le fait pas, l'appel est dit forclos. Et l'appel est rejeté parce qu'il est forclos. Donc le rejet c'est autre chose que la forclusion. Une demande auprès d'un juge peut être rejetée, non pas pour des raisons liées au temps de la loi, mais par rapport à la loi elle-même. Schotte, qui était le germaniste de Lacan, -il lui servait de référence-, a pété les plombs lorsque Lacan a commencé à traduire verwerfung par forclusion. Il paraît qu'il se répandait partout en disant que Lacan ne connaissait rien à l'allemand, ce qui est peut-être vrai... Mais en même temps, si on regarde bien, on voit qu'il y a cette dimension de quelque chose qui n'est pas arrivé à

temps ! Alors c'est intéressant cette forme de rejet lié à quelque chose qui n'est pas arrivé à temps. Freud ne disait sans doute pas exactement ça, il employait la langue allemande au sens le plus banal du terme, il n'a pas forgé de mot particulier. Moyennant quoi, lorsque ça prend un caractère plus technique, on peut trouver des mots plus spécialisés, d'où l'idée de forclusion du nom du père, c'est quand le nom du père n'est pas advenu dans le temps de la loi, c'est intéressant comme vision. Plutôt que rejeter, parce que rejeter il faut savoir comment c'est rejeté, où est le juge suprême qui rejette le nom du père, où est-il ? Montrez le moi...

F. C. : Qu'est-ce que ça peut être le temps de la loi, Michel ?

M. B. : Le temps de la loi, c'est la temporalité prévue pour l'exercice de cette loi et sa validité, c'est ça que j'appelle le temps de la loi.

F. C. : Ça veut dire que c'est en fait l'inscription du nom du père chez l'enfant dans une...

M. B. : N'advient pas au moment où ça devrait venir au sens de la loi...pour que les choses s'installent.

Public : ... l'Œdipe...

M. B. : Alors l'Œdipe, et tout le tintouin. On sait qu'il faut que les choses arrivent à un certain moment. Si elles n'arrivent pas, c'est foutu, ça n'arrivera plus, eh bien là c'est pareil, on peut dire la forclusion c'est ça. Si on veut pouvoir penser la forclusion, il faut la penser dans un sens plus vaste que le sens juridique qui permet de donner une assise à ce terme. Il y a deux ans, j'ai fait tout un truc sur le for intérieur, dans lequel j'expliquais que le for c'est comme la forêt, c'est ce qui est extérieur, donc le for intérieur est l'union de contraires. Comment peut-on dire ça... oxymorique...(rires) c'est une notion vachement oxymorique le for intérieur, et pourtant c'est quelque chose qui fait sens. Pourquoi ? Parce que le forum, c'était le marché dans la ville, quelque chose qui était une intériorisation de l'extérieur, puisque le marché était amené de l'extérieur et venait au centre de la ville. A ce moment-là, for intérieur devient non plus un oxymore, mais...comment ça s'appelle quand on dit la même chose deux fois ?

Public : Un pléonaste.

M. B. : Voilà, pléonastique. On a le choix pour le for intérieur entre l'oxymore et le pléonaste. Difficile... c'est complexe, ça. Il faut regarder tous les trajets dans l'histoire des mots. Par exemple sur le musement, je m'étais bien amusé là-dessus, j'avais inventé une étymologie. Récemment, grâce à Abebooks, j'ai trouvé le livre monstrueux de l'étymologie anglaise. Quand je vous dis que je suis plongé dans l'anglais... 1835-1912, ça ne nous rajeunit pas... Alors je disais que le musement devait être un museau d'où ne sort aucun son. Pierre Delion, avait été enthousiasmé ! Lui, parlait de l'amputation du museau, et cela lui avait extrêmement plu. J'avais inventé ça parce que je trouvais que dans musement, il y a museau, or c'est un mot qui vient du français et qui ensuite est passé à l'anglais, et, par l'intermédiaire de Peirce, est revenu hanter certains textes. Donc, je regarde dans ce gros livre... To muse en Anglais c'est to meditate, to be pensive, bon, ça va, c'est bon, musen, Chaucer, etc. ... we also find mosar, musar... a dreamer, a muser... Français muser, ah ! Regardez! an old French muse, the mouth, snout of an animal, c'est dingue !... Voilà, on peut avoir comme ça des abductions de rêveries mais ça marche.

Public : C'était pertinent.

M. B. : Il faut rappeler que c'est Gérard Deledalle qui avait traduit the musement de Peirce par musement, et je l'ai repris dans un sens un petit peu différent... C'est intéressant de voir comment on peut faire des hypothèses en disant sans doute des conneries et d'arriver à toucher des trucs... La question c'est de dire : peut-être on tient là un autre élément, l'inconscient, qui lui aussi est au fond inacceptable, de même que l'évolutionnisme de Darwin et que la plus-value de Marx, nous tenons un troisième élément, une troisième invention inacceptable, c'est pour ça que c'est intéressant d'aller au cœur de l'invention, parce que si on prend tout le reste, ça passe comme une lettre à la poste. Tout le reste passe bien, les généticiens avec Darwin sont comme des poissons dans l'eau. Si vous accordez à Naccache et

consorts que l'inconscient est dans l'hippocampe, tout va bien... et tout le reste de la psychanalyse, ça va, tout le monde est bien d'accord avec le complexe d'œdipe, « ah ouais, il fait son complexe d'Œdipe, il nous fait chier », on a l'habitude d'entendre ça. « L'homme descend du singe » — « ah, c'est rigolo ! ». Dans mon bouquin, j'avais écrit l'homme descend du signe en profitant honteusement de la langue française mais il n'empêche que je crois que c'est ça, l'homme descend du signe et pas du singe, et toutes ces questions, toutes ces formules, elles passent, elles font partie de la langue courante. Quand on dit « c'est inconscient », on veut dire « ce n'est pas ma faute », c'est exactement toute la question... c'est une façon de verwerfer l'inconscient... parce que « ce n'est pas ma faute », ça veut dire que je ne veux rien en savoir, qu'il reste à sa place... Ou bien on dit « c'est moi ! », alors c'est un peu mal foutu parce qu'on pense au moi-miroir et on est très emmerdé... donc on va dire « c'est le sujet », mais entre les deux se pose la question... là vous reconnaîtrez un article que j'avais écrit « assumer l'inconscient », assumer en première personne un fantasme, heureusement ça ne se voit pas sur la figure, parce que sinon vous seriez vraiment dans des états pitoyables, et vous n'aimeriez pas l'avoir pensé. Et quand on fait un lapsus — là c'est en direct —, on essaie toujours de se débrouiller pour faire comme si personne ne s'en était aperçu ! D'ailleurs les gens polis ne relèvent pas les lapsus, ils ne disent rien, ils n'en pensent pas moins... ou ils n'en pensent rien parce qu'ils ne veulent pas savoir, ils sentent bien que c'est une saloperie et ils n'ont pas tort, car si ça passe par un lapsus c'est que ce n'est pas admissible... toute la question c'est d'être heureux de faire un lapsus, d'assumer l'inconscient, de penser une connerie, et de s'en réjouir... j'ai essayé de vous en parler la dernière fois, je vous avais fait part de ma crise existentielle... alors maintenant quel en est le sens ? Là, on touche à des questions intéressantes : vous dites d'emblée « c'est une connerie » et c'est fini, c'est rangé, c'est verwerfé, plus rien ni personne n'a quoi que ce soit à dire là-dessus. C'est un peu comme la culpabilité ! Si vous réfléchissez, qu'est-ce que c'est la culpabilité ? « Ah, c'est de ma faute ! », allez hop, ça veut dire que vous vous êtes débarrassé de la question... on n'assume pas en disant je suis coupable, je suis prêt à payer, l'affaire est réglée, n'en parlons plus... c'est comme si le procès avait été fait sans procès... évidemment comme le procès n'a pas été fait, on n'a pas pu savoir de quoi il s'agissait, on est coupable a priori. Vous avez vu pour l'affaire Dreyfus tout ce qu'il a fallu mobiliser comme forces inouïes pour que ça aille jusqu'à son terme, parce que le type était nécessairement coupable. On dit que c'est un truc sur l'antisémitisme, ce n'est pas faux, mais il n'empêche qu'il y a bien d'autres choses que l'antisémitisme qui est venu renforcer la chose, c'est la position de tout un chacun lorsqu'on a eu la chance de trouver un coupable, à savoir les trois quarts du temps soi-même, on nourrit sa culpabilité intérieure et on est tranquille, on n'est pas emmerdé par devinez qui... : unbewust, ça ne va pas à une-bévue, je ne veux rien savoir, au fond on est là-dedans... et je suis sûr que s'il y avait quelqu'un de suffisamment astucieux et avec suffisamment de connaissances pour analyser le cas de Darwin, le cas de Marx et le cas de Freud, ne serait-ce que ces trois-là, on pourrait voir qu'ils sont l'objet d'un « je ne veux rien savoir », sur ce qu'ils sont venus transformer dans nos sociétés... je ne veux rien savoir de l'évolutionnisme, je ne veux rien savoir de la plus-value, je ne veux rien savoir de l'inconscient, même si vous pouvez faire des discours sur l'inconscient, comme ce que je suis en train de faire. Lisez des livres qui vous parlent de l'inconscient, il y en a en pagaille, mais vous verrez toujours à un moment donné l'inconscient-gibecière, vous verrez toujours le sac à dos... l'inconscient derrière.

F. C. : Est-ce que c'est vraiment l'inconscient ou alors le contraire, c'est-à-dire des manières de privilégier des zones de pouvoir. Parce qu'on voit bien émerger la concurrence de certaines idées et plutôt que de l'admettre, on s'arc-boute contre l'idée parce qu'elle est différente et si elle est différente c'est qu'il va y avoir un risque de perte de pouvoir...

M. B. : On peut l'analyser comme ça... Oui, on peut mettre le pouvoir dedans, bien entendu, tu as raison... mais il me semble qu'il n'y a pas un seul élément, il me semble que c'est

justement le troisième à savoir l'inconscient qui peut peut-être permettre de saisir par la radicalité de la chose qu'il y ait comme ça des choses qu'on ne puisse pas assumer. Parce que assumer son inconscient ça veut dire assumer quelque chose qui nous emmerde tout le temps... j'assume, je suis obligé d'assumer de l'avoir dit, c'est là-dessus que j'ai mis un grand accent sur la fonction scribe. Une des propriétés fondamentales du scribe est le désir du scribe c'est-à-dire des interprétants du signe qu'il a inscrit. C'est énorme! ça veut dire que « ouais l'autre jour tu m'as dit ça » — « non, ce n'est pas vrai », là on n'est plus dans la fonction scribe... la fonction scribe c'est « ah bon, ça aussi ! ». Le scribe, évidemment est soumis comme tout le monde à la loi du genre, mais ce qu'il a inscrit est fait, il n'a plus à y revenir dessus, et il doit laisser les interprétants courir le guilledou... (rires) autour de son inscription... C'est là que la fonction scribe me paraît être une façon de ramasser un peu cette problématique de l'inconscient. Après, on peut élargir, se poser les problèmes de manière plus vaste, comme quand on parle de la plus-value, et qu'on fait référence au social, quoique... Lorsque Lacan essaie de trouver ce qu'il appelle une sorte d'algèbre, qu'est-ce qu'il voit ? Il s'aperçoit que l'objet « a » qu'il avait fabriqué n'était ni plus ni moins qu'une forme de... alors il appelait ça « le plus de jouir », parce que c'était compliqué le rapport du désir et de la jouissance, on sent bien qu'il y a une opposition là, quelque chose qui... ne tourne pas rond, ça ne va pas très bien ensemble, le désir et la jouissance... alors il dit : l'objet « a », c'est le « plus de jouir », au sens de la plus-value, c'est-à-dire c'est un objet qui est pris sur la jouissance... et par la suite il a des formules extraordinaires où il dit le désir c'est l'échelle de la jouissance, c'est une prise sur la jouissance qu'est le désir. La jouissance en elle-même, elle s'en fout du désir, ça n'a rien à voir, il faut répéter, c'est ça au fond, répéter les mêmes situations, répéter les même trucs, etc., mais l'objet « a », lui, c'est quelque chose qui vient, qui est pris là-dedans, qui est pris dans cette jouissance et comme plus-de-jouir, au sens de la plus-value, de telle manière que si vous vous intéressez un petit peu à Marx et que vous regardez d'un peu près, vous aurez peut-être quelques lumières sur la question de l'objet « a » chez Lacan, parce que ce sont des choses qui sont voisines, d'ailleurs là-dedans il met en principale opposition le sujet et l'autre. On voit bien que là, il y a quelque chose sous la forme d'un certain rapport avec la jouissance... on pourrait dire que le sujet c'est celui qui vient tirer la plus-value de la jouissance de l'autre, l'autre étant à prendre cette fois-ci au sens du grand Autre, enfin le grand Autre c'est-à-dire le corps et c'est là-dessus que le sujet vient prendre sa plus-value.

F. C. : Est-ce que ce n'est pas comme ça que fonctionnent les personnalités hystériques ?

M. B. : Dans le discours de l'hystérique, le sujet vient comme semblant d'objet a... L'année dernière j'ai longuement parlé de la question du semblant, c'est un semblant d'objet « a »... L'hystérique s'adresse à l'autre qui est le maître, et de tout cet ensemble, ce qui est produit par ce discours, c'est le savoir, l'hystérique produit du savoir.

F. C. : Et par opposition à la plus-value ?

M. B. : Alors dans le sens de la production, tu as raison, il y a quelque chose du niveau de la plus-value... je ne dis pas que ce soit de la plus-value, mais c'est du niveau de la plus-value, tout à fait.

F. C. : Est-ce que cette plus-value, je sais pas comment dire... la jouissance...

M. B. : Mais qui apparaît sous forme de savoir, un petit peu si tu veux comme le profit apparaît à la place de la plus-value, ou bien le bénéfice apparaît à la place de la plus-value.

F. C. : Ah oui.

M. B. : Tu vois ce n'est pas c'est pas vraiment la plus-value...

F. C. : Je comprends.

M. B. : ... c'est le savoir, il me semble que le profit, c'est le savoir. Dans tous ces jeux de discours, on a ça... mais il me semble que fondamentalement il y a quelque chose d'intéressant parce que c'est ce qui permet de dialectiser la jouissance. La jouissance, c'est vraiment le truc



le plus idiot qui soit, c'est complètement con, on jouit de la répétition, c'est pour ça qu'il faut lire Tarde... ça vaut le coup d'aller vers Tarde... les trois grandes catégories de Tarde : la première c'est la répétition universelle, la deuxième, c'est l'opposition universelle; et la troisième, c'est l'adaptation, ce sont les trois termes de Gabriel de Tarde. Je vous rappelle, lisez-le, enfin si vous ne l'avez pas encore lu...

C. P. : C'est Tarde ou de Tarde ?

M. B. : Je me suis renseigné ! Je suis allé à mes sources, à la bibliothèque municipale de Sarlat, où j'ai passé un bon moment pour lire tout ce qu'il y avait sur Tarde et j'ai découvert la chose suivante : la famille s'appelait de Tarde, jusqu'à la révolution, et ensuite la particule a été supprimée sous peine de se voir trancher le « de » d'une autre façon... puis bien après thermidor, au moment où tout paraissait se reconstituer à l'identique, la particule leur a été restituée... Donc vous voyez, au cœur de la jouissance il y a la répétition ; et toute la question, c'est l'extraction de l'objet « a »... Alors on peut suivre la dialectisation par répétition, opposition, et adaptation... ce qui a quand même des connotations darwiniennes, parce qu'à cette époque-là tous avaient découvert Darwin comme quelque chose d'extraordinaire ; Peirce aussi était devenu darwinien à fond... donc au lieu de passer par ce cycle-là, vous avez la proposition de rester en deçà, c'est-à-dire comment dans la répétition elle-même pouvoir dialectiser quelque chose par l'extraction de l'objet « a »... c'est intéressant car on peut avoir une conjonction en quelque sorte du désir et de la jouissance, au sens où le désir est l'échelle de la jouissance. Face à ce phénomène sans intérêt à part qu'il nous fait vivre, parce que on est tous des jouisseurs, on répète tout le temps, il y a peut-être un moyen de fabriquer quelque chose qui puisse être d'un autre registre que celui de la jouissance, et qui tient compte bien entendu du désir inconscient... Oury dit « inaccessible » ! C'est pour foutre les points sur les i... qu'on ne croie pas que le désir, on puisse y accéder, il est inaccessible le désir, bien sûr, puisque c'est du niveau inconscient, comment serait-il accessible ? Il dit inaccessible, et puis un beau jour il est arrivé à dire « inaccessible directement », ça veut dire accessible uniquement par ses manifestations. On connaît les manifestations du désir inconscient, par exemple, le désir inconscient réprimé... on sait que ça produit quelque chose que Freud appelait la culpabilité objective, c'est-à-dire on sait qu'on est coupable de quelque chose mais sans très bien savoir de quoi... objectif au sens où « je suis évidemment coupable, mais de quoi, je n'en sais trop rien, ça va dépendre : si la vie me fournit des choses, je pourrais bien investir ces choses-là de culpabilité, parce que je suis coupable de ça ou du reste », mais culpabilité objective c'est-à-dire une culpabilité, mais pas de quelque chose de particulier. Il y a longtemps j'avais une formule que je n'utilise plus, pourtant elle n'était pas si mal que ça : on est coupable, premier point, deuxième point : on est coupable d'un crime qu'on n'a pas commis, troisième point : puisqu'on ne l'a pas commis on ne pourra donc jamais être puni pour cette culpabilité-là. Autrement dit, c'est une culpabilité dont on ne pourra jamais se laver.

Public : Ce qui veut dire qu'on continue à culpabiliser...

M. B. : Oui, puisqu'on ne l'a pas commis ... je suis coupable de quoi ? à priori de rien. Si je suis coupable de rien, eh bien, je ne pourrai jamais être puni pour le crime que j'ai commis, puisque je ne l'ai pas commis, c'est simple et très efficient... (rires) sur le plan concret c'est ce qu'on observe tout le temps.

F. C. : C'est anxigène.

M. B. : Oui, c'est anxigène, bien sûr ... tu as raison parce que c'est de l'angoisse, c'est une des formules de l'angoisse, c'est l'angoisse de culpabilité, ça ne donne pas tout de l'angoisse mais ça peut donner certaines formes de l'angoisse comme l'angoisse de culpabilité. En fait, dans le séminaire sur l'angoisse, Lacan finit par rejoindre la culpabilité et l'angoisse en disant que l'angoisse est toujours un signe de présence du désir, de l'objet du désir, donc on voit bien qu'on rejoint un petit peu la culpabilité objective à travers ça, c'est-à-dire quelque chose

vers quoi on n'ose pas aller.

Public : Le fantasme et l'angoisse ...

M. B. : Le fantasme...

Public : Oui, le lien, enfin...

M. B. : Le fantasme, c'est la mise en scène de l'objet « a », donc on peut dire que le fantasme, c'est une certaine forme de présence de l'objet « a », est-ce que pour autant que le fantasme...

Public : Il libère de l'angoisse...

M. B. : Il produit de l'angoisse ou la libère...

Public : Ou donne l'illusion...

M. B. : C'est une mise en scène, en ce sens-là on pourrait dire il y a une forme de réalisation, mais encore faut-il que ce fantasme soit produit, c'est justement tout le travail analytique, permettre de produire ces fantasmes pour que les choses puissent s'apaiser. Tant que le fantasme n'est pas produit, on peut en faire l'hypothèse, c'est intéressant parce qu'il y a des formes de rejet... Je pense à quelqu'un d'angoissé qui me disait qu'il voulait retourner chez lui, sur le lieu de sa naissance, alors je dis « retour dans le sein maternel ». Vous ne pouvez pas vous imaginer avec quel mépris il m'a regardé... sur le coup il ne pouvait rien me dire, il est parti, et la séance suivante, il m'a dit : « Mais vraiment, heureusement que jusqu'ici j'avais de l'estime pour vous parce que sinon il y aurait de quoi arrêter tellement c'est nul ». Je suis resté très sphinx... Donc vous voyez, refus ! C'est intéressant un refus à partir d'une construction intellectuelle : qu'est-ce que c'est « retour dans le sein maternel » ? D'autant que c'est une phrase ambiguë parce qu'on pourrait imaginer que ce soit pour le lait et tout ça, mais on sait bien que retour dans le sein maternel ce n'est pas comme ça qu'il faut l'entendre... et puis petit à petit il défait au fil des semaines l'effet de ce truc, l'effet d'une prise de conscience, donc ça c'est pour les fantasmes originaires, où là on l'a facile, fantasme originaire de retour dans le sein maternel, le « ou »...

Public : Ce n'est pas le « et ».

M. B. : Ce n'est pas le « et », le « et » c'est le vecteur sexuel, la séduction par le père,

L. F.-C. : Et l'angoisse de culpabilité c'est le paroxysmal.

M. B. : L'angoisse de culpabilité c'est le paroxysmal, sans doute oui.

F. C. : Comment il peut parler de culpabilité objective...

M. B. : Au sens des surréalistes, la culpabilité objective, c'est un truc objectif au sens où c'est quelque chose qui est en face de toi comme si c'était là... Freud dirait plutôt une culpabilité déliée... qui profite de sa tentacule pour se lier à tout ce qui passe, alors à ce moment-là on se retrouve coupable d'à peu près tout, il suffit qu'il y ait une connerie qui se passe quelque part et pouf, allez, bien sûr je suis coupable, culpabilité objective, qui est une chose de son désir qui n'est pas assumée.

F. C. : C'était ça qui me manquait .

M. B. : On pourrait s'arrêter là peut-être, qu'est-ce que vous en dites ?